

LE LENT DÉCLIN DE L'AUTORITÉ PRÉSIDENTIELLE

De la majesté gaullienne au bla-bla hollandais en passant par le bling-bling sarkoziste, la fonction de président a bien perdu de son aura depuis le début de la V^e République. PAR JEAN GARRIGUES*

L'« autorité ne va pas sans prestige, ni le prestige sans éloignement », écrivait en 1932 le commandant de Gaulle dans *le Fil de l'épée*, dessinant bien avant l'heure les grandes lignes de son charisme présidentiel.

Que reste-t-il aujourd'hui de cette conception gaullienne du pouvoir ? Obsédé par le tropisme de la présidence « normale » et citoyenne, pourquoi François Hollande est-il passé à côté de ce qui fait en France le fondement historique de l'autorité présidentielle, associée à la sacralité, à la solennité et au rituel ? Comment en est-on arrivé là, à cette obsession mortifère de la proximité, qui conduit à la disparition de la présidentialité ?

L'EXALTATION DE LA GRANDEUR

Souvenons-nous des conférences de presse du général de Gaulle, entre « lit de justice et discours du trône », écrivait Jean Lacouture, qui mettaient en scène le Général en majesté dans la salle des fêtes de l'Élysée, seul sur une estrade, face aux journalistes du monde entier. Souvenons-nous de ses allocutions télévisées, face à la France, dans un dialogue solennel mais direct avec son peuple. Souvenons-nous enfin de ses bains de foule, la haute stature du héros national dominant la marée humaine. « L'effet voulu est donc atteint, écrivait le >

FRANÇOIS MITTERRAND s'entretient avec des jeunes d'une cité lors de sa visite surprise à Saint-Etienne en 1983.

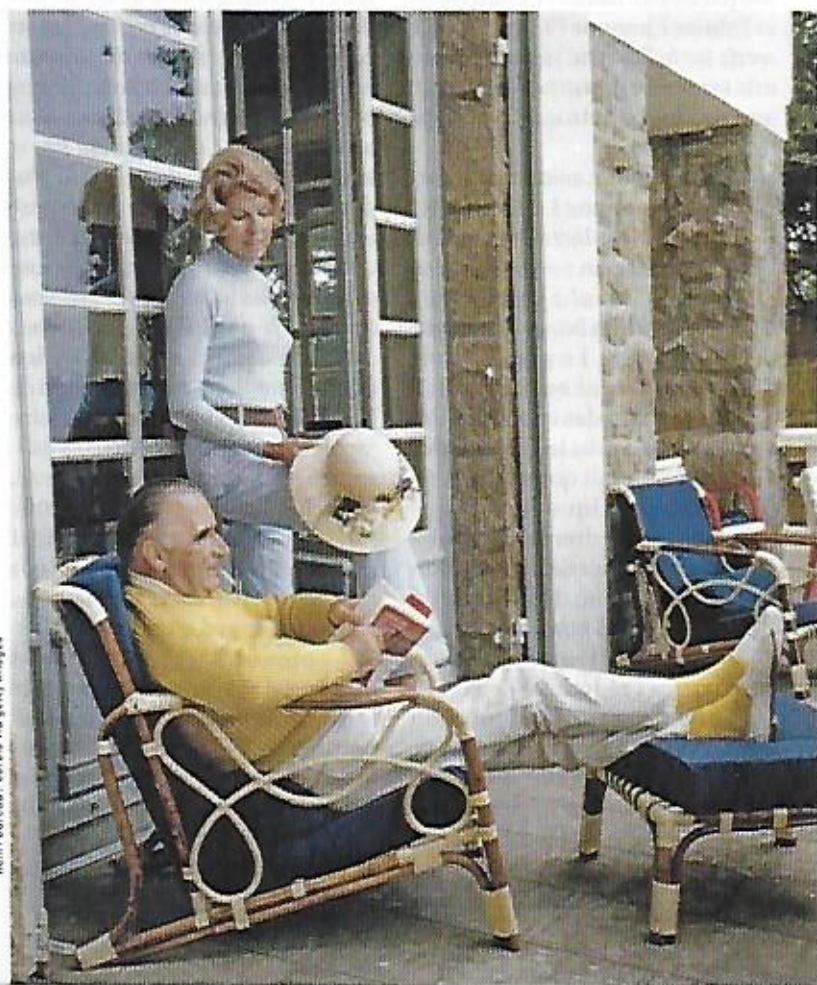
michel ciément / alp photo



GEORGES POMPIDOU n'essayera même pas d'égaliser la stature de son prédécesseur. Avec bonhomie et dans le respect de la fonction selon le Général, il restera un président populaire et respecté jusqu'au bout. Ici, en 1972, en vacances avec sa femme, Claude.

* Photos extraites de *Présidents - Au cœur du pouvoir*, de Jean Garrigues, Le Faune Editeur, à paraître le 9 novembre, 224 p., 45 €.

henri bureau / corbis via getty images





afp photo



afp photo

DE GAULLE dans sa DS officielle en 1960. Pour le Général, la fonction suprême n'allait pas sans dignité et distance.

VALÉRY GISCARD D'ESTAING incarne un changement de style présidentiel en affichant une pseudo-simplicité. En décembre 1977, lors de l'arbre de Noël de l'Élysée, il présente son labrador aux artistes. Mireille Mathieu l'adore !

➤ Général dans ses *Mémoires d'espoir, puisque le peuple a levé la tête et regardé vers les sommets.* » C'était ainsi que de Gaulle concevait la relation entre le chef de l'Etat et son peuple, dans la verticalité de l'hommage et du commandement, mais aussi, soulignait-il, dans « l'exaltation du sentiment national ».

Le Général ayant placé si haut la barre de l'incarnation présidentielle, comment faire pour ceux qui l'ont suivi ? « Je ne suis pas le successeur, on ne succède pas au général de Gaulle », avoua d'emblée Georges Pompidou, en annonçant sa candidature à l'élection de 1969. Il fut néanmoins un héritier à la hauteur du legs symbolique de la présidence gaullienne, opposant à la raideur militaire et distante du Général la rondeur matoise et débonnaire du paysan du Cantal, mâtinée d'une vaste culture finement distillée. Chacun se souvient de sa conférence de presse du 22 septembre 1969, lorsqu'il cita Paul Eluard à propos de la malheureuse Gabrielle Ruser, morte d'aimer. En dépit de la maladie incurable qui le rongea, il fut un président à la hauteur de l'Histoire, maître de sa fonction et de son incarnation, populaire jusqu'au bout, jusqu'à ce que le mal l'emporte. « Comme tous les Français, je savais le chef de l'Etat condamné à une fin prochaine, et comme tous les Français elle m'a surpris », car « il y avait de la fierté dans cette façon d'afficher sa décrépitude », lui rendit hommage François Mitterrand en 1975 dans *la Paille et le grain*.

Jugement prémonitoire ! Le combat héroïque mené face à la maladie apporta une touche supplémentaire à l'image du pharaon inaccessible que François Mitterrand avait cultivée depuis son élection. Depuis la séquence de son entrée solitaire au Panthéon, le 21 mai 1981, jusqu'à l'organisation des cérémonies grandioses du bicentenaire de la Révolution française, le 14 juillet 1989, tout contribuait à fabriquer la légende mitterrandienne, à la hauteur d'une histoire dont il se voulait l'héritier. Par ailleurs, on le vit s'approprier avec délectation la

L'ASCENSION DE LA ROCHE DE SOLUTRÉ chaque année par François Mitterrand et ses "disciples" participe de la prise de hauteur présidentielle, dans la pure tradition gaullienne.



eric léfebvre / alp photo

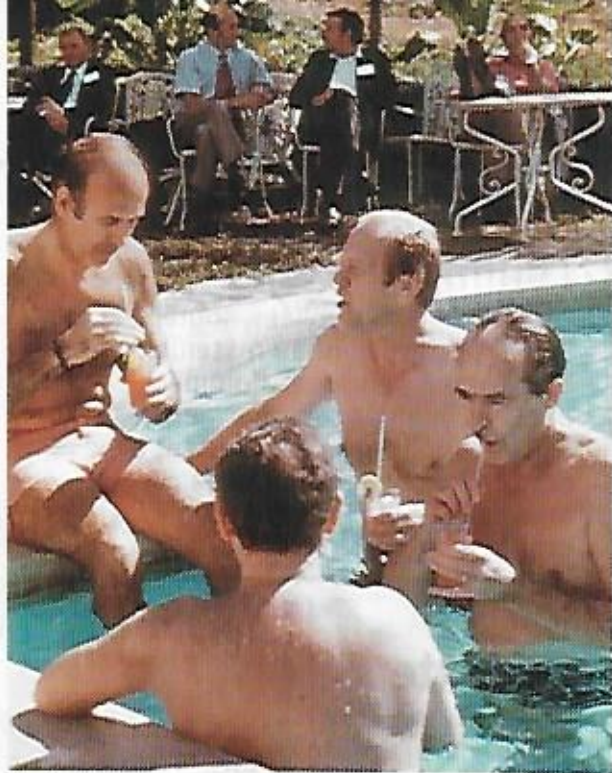
dimension régaliennne de sa fonction, qu'il avait tant critiquée. Le choix de s'installer à l'Élysée dans le bureau du Général, délaissé par Valéry Giscard d'Estaing, marqua d'emblée cette volonté de s'inscrire dans une continuité gaullienne. A partir de 1982, l'entretien télévisé qu'il accorda tous les 14 juillet à l'Élysée, rendez-vous devenu rituel, renforça cette

image d'incarnation majestueuse. De même pour l'ascension de la roche de Solutré, chaque lundi de Pentecôte, qui vit le président prophète, entouré de ses disciples, identifié à la terre de France comme l'était le général de Gaulle dans son ermitage de Colombey. A cette majesté de représentation s'ajouta la propension naturelle du président à se comporter comme

JACQUES CHIRAC, populaire et proche des Français par nature, reste le président, roi du bain de foule, sympathique, tout en sachant faire preuve de dignité quand sa fonction l'exige. Ici, en compagnie de la reine Elisabeth II en visite à Paris en avril 2004.



thomas coex / afp



atip photo

un monarque hiératique et souverain. Aussi fut-il très surprenant de le voir abolir les codes de la distance présidentielle lors d'une fameuse interview accordée le 28 avril 1985 au journaliste Yves Mourousi, ce dernier, négligemment appuyé sur le bureau du président, lui demandant s'il était « branché » ? Les ravages de la communication étaient à l'œuvre.

L'OBSESSION MORTIFÈRE DE LA PROXIMITÉ

Faut-il incriminer à cet égard la présidence new-look de Valéry Giscard d'Estaing, l'homme de la « décrispation » et de l'ouverture, et qui avait décidé de rompre ostensiblement avec les conventions de l'époque gaullienne ? Il est le premier à avoir fait véritablement sauter la barrière de l'intime, la sacro-sainte séparation entre le public et le privé. Une fois élu, il transgressa les usages, arrivant à pied au palais de l'Élysée après avoir fait un détour pour embrasser ses deux filles, parmi la foule qui l'acclamait. En vacances, il se laissa photographier « comme n'importe quel Français » en maillot de bain sur la plage. Puis il invita les éboueurs du quartier de l'Élysée, avant de prendre l'habitude de dîner avec sa femme chez les Français, afin de « parler avec l'opinion publique ». Beaucoup ironisèrent sur cette proximité artificielle, mais cette obsession n'était pas feinte chez le grand bourgeois

LA PRÉSIDENTIE NEW-LOOK DE VGE
Lors d'un sommet franco-américain à la Martinique en 1974, il n'hésite pas à poser au bord de la piscine en compagnie du président Gerald Ford (à sa g.), de son ministre des Affaires étrangères, Jean Sauvagnargues, et du secrétaire d'Etat Henry Kissinger (de dos).

Giscard d'Estaing, car elle correspondait à un besoin véritable d'entendre et de comprendre les Français. Et le « au revoir » pathétique qui clôt sa présidence renvoya l'écho tragique d'un divorce d'avec le peuple, qui ne l'avait jamais totalement compris.

Jacques Chirac ne connut pas le même problème, ce président aux accents gaulliens apparaissant aussi comme un président proche des Français. Pas besoin de communicants pour exprimer l'empathie chiraquienne. Abolir la distance était chez lui naturel, contrairement à tous ses prédécesseurs. « Pour faire de la politique, il faut avoir une bonne gueule », aimait à répéter cet adepte du bain de foule et du cul des vaches, adulé lors de ses visites au Salon de l'agriculture. D'ailleurs, la publicisation de l'intime ne lui répugnait pas, lorsqu'il s'agit par exemple de présenter aux Français son petit-fils Martin, dans la tradition des présidents de la IV^e République. Il y avait eu « Tonton », il y eut grand-père Chirac. Ce qui ne l'empêcha pas lui aussi de se hisser à la hauteur de l'Histoire lors de son fameux discours du Vél d'Hiv, le 16 juillet 1995, ou par sa déclaration pleine de dignité du 8 janvier 1996, à la mort de François Mitterrand. Et c'est pourquoi sans doute son capital de sympathie mais aussi de présidentialité s'est renforcé au regard de l'Histoire.

En revanche, Nicolas Sarkozy n'a pas su esquiver le vent du boulet associé à son bilan ! S'il n'est pas redevenu aussi populaire qu'il aurait pu l'espérer, n'est-ce pas le résultat de son « hyperprésidence » ? En cumulant sa fonction de chef de l'Etat avec le rôle effectif d'un Premier ministre, reléguant au passage le titulaire de la charge au rang de « collaborateur », il a totalement brouillé les cartes de la sacralisation présidentielle, abolissant toute distance entre le chef de l'Etat et la gouvernance exécutive, aux antipodes de la conception gaullienne du magistère présidentiel. Le corollaire de cette banalisation institutionnelle a été la trivialisation de la communication présidentielle

par le copinage avec les journalistes et par le dévoilement permanent de l'intime, c'est-à-dire par une confusion absolue entre le corps privé et le corps public du président monarque. En se comportant comme un président bling-bling, en recevant les journalistes en tenue de jogging ou en lançant le célèbre « Casse-toi, pauvre con », qui l'a relégué au niveau du Français moyen, râleur et vulgaire, Nicolas Sarkozy a de facto supprimé toute distance entre le chef d'Etat et le Français.

Le retour à une présidence « normale » était pour François Hollande une nécessité, car il s'agissait de revenir à l'origine des institutions gaulliennes, qui font du président de la République un chef de l'Etat surplombant les contingences de la gouvernance au quotidien. Le problème, c'est que ce magistère régalien n'est légitime que s'il va de pair avec la distance et l'autorité dont le général de Gaulle faisait les conditions du commandement. Et malheureusement, en la matière, le président en scooter ne s'est pas montré à la hauteur des exigences de la majesté gaullienne. Il y a donc une responsabilité spécifique de François Hollande dans la désacralisation présidentielle, le comble étant atteint lorsque le président journaliste se fait le chroniqueur de sa propre histoire. C'est comme s'il avait abandonné la fonction !

Est-ce inéluctable ? Le rapprochement entre le chef de l'Etat et son peuple répond à une curiosité légitime dont se nourrit l'espace public démocratique, qui a besoin d'incarnation. Dans l'autre sens, il est nécessaire, pour le monarque républicain, de « regarder la France au fond des yeux », comme le disait Valéry Giscard d'Estaing. Comment installer cette proximité qui crée la confiance démocratique dans une société en quête de transparence et d'horizontalité ? Chacun le sent bien, la confiance ne se fabrique pas à coups de com, mais bel et bien sur la capacité d'incarnation dont l'homme d'Etat fait la preuve. A cet égard, c'est précisément la distance qui confère l'autorité. ■ J.G.